

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

Le coup de bill'art du Soir

Boucs émissaires
contre moutons
de Panurge

Par Kader Bakou

L'homme a marché sur la Lune, mais la nature humaine a-t-elle pour autant changé ? Dans son ouvrage *The emotional life of nations*, l'Américain Lloyd deMause écrit que la guerre qu'ont menée les Américains contre l'Irak en 1991 était un rituel sacrificiel similaire aux rituels des civilisations antiques et qu'il était destiné à regonfler le moral de la nation. Un bouc émissaire est compris aujourd'hui comme étant un «faux coupable». Son origine est très ancienne. C'est un individu choisi par le groupe auquel il appartient pour endosser, à titre individuel, une responsabilité ou une faute collective. Le terme de «bouc émissaire» provient de la traduction grecque de «bouc à Azazel», un animal portant sur lui tous les péchés d'Israël. La notion de sacrifice de substitution est aussi intégrée à la thématique chrétienne : Jésus étant présenté dans les Évangiles comme un agneau immolé, expiant les péchés du monde en mourant sur la croix.

Dans son livre *Le Bouc émissaire* (1982), le Français René Girard, philosophe, anthropologue de la violence et du religieux, se penche sur cette pratique. Il explique que le phénomène du bouc émissaire est un phénomène collectif. C'est la réponse inconsciente d'une communauté à la violence endémique que ses propres membres ont générée au travers des rivalités mimétiques. C'est, explique-t-il encore, la loi du «tous contre un». Elle a pour fonction d'exclure la violence interne à la société vers l'extérieur de cette société. Mais, poursuit-il, pour que cela soit possible, il faut que la mise en œuvre du rituel du bouc émissaire reste cachée et que la violence résultant de cet acte n'entraîne pas une escalade de violence, d'où la nécessité d'un «typage» des victimes (elles ne sont pas choisies au hasard). En outre, il faut que les gens soient persuadés de la culpabilité du bouc émissaire et (dans une moindre mesure) que les victimes soient persuadées d'être coupables. En résumé, pour René Girard, le bouc émissaire est le mécanisme collectif permettant à une communauté archaïque de survivre à la violence générée par le désir mimétique individuel de ses membres (même si la détermination des désirs est, pour une très large part, collective). Le bouc émissaire désigne également l'individu, nécessairement coupable pour ses accusateurs mais innocent du point de vue de la «vérité», par lequel le groupe, en s'unissant contre lui, va retrouver une paix éphémère.

La théorie du bouc émissaire, selon d'autres chercheurs, est fondée sur la notion de frustration-agression. L'Américain John Dollard dit qu'un groupe composé d'individus différents peut se servir d'un bouc émissaire pour s'unir, ou se réunir. Selon lui, le comportement agressif résulte d'une frustration, c'est-à-dire d'une impossibilité d'atteindre ses objectifs. L'agression est tournée de manière privilégiée vers la source de la frustration, mais si celle-ci est absente ou non accessible, l'agression est déplacée vers un bouc émissaire, la cible la plus facile (groupes minoritaires).

L'homme (individu) n'a pas évolué vers le mieux. L'humanité aussi ne s'est pas débarrassée de ses vieux démons.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

AVANT-PREMIÈRE DU FILM *CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT* À ALGER

Le cœur et la raison en conflit

Alexandre Arcady aurait pu appeler son film : Ce que la raison doit au cœur (même si celui-ci a ses raisons que celle-ci ignore). Mais, pour son adaptation cinématographique du roman de Yasmina Khadra, le cinéaste français a gardé le titre choisi par l'écrivain algérien.

Le long métrage, *Ce que le jour doit à la nuit*, a été projeté hier (vendredi), en avant-première mondiale, à la salle El Mouggag à Alger.

L'histoire commence en Algérie dans les années 1930. Younes Mahieddine, un garçon de 9 ans, est confié à son oncle pharmacien à Oran, bien «intégré» parce que marié à une femme d'origine européenne. La famille s'installe à Rio Salado pour fuir les tracas dus aux idées politiques de l'oncle. Younes devenu «Jonas», grandit dans cette petite ville de l'Oranie. La guerre éclate. Younes-Jonas est tiraillé entre ses différents devoirs. En outre, il n'a pas oublié le ser-



mon d'enfance «amis pour toujours» partagé avec trois amis pieds-noirs. Mais surtout, il aime Emilie qui l'aime tout autant. Dans sa tête à lui, c'est une tempête d'émotions qui éclate.

Mais au-delà des faits plus ou moins historiques, le film d'Alexandre Arcady déborde d'émotions. Emilie joue un morceau de musique au piano. Jonas cueille une rose rouge et la met dans ses affaires avant de partir. Une vingtaine d'années plus tard, il entend le même morceau joué par la même fille.

Imaginez que vous ratez le rendez-vous amoureux de votre vie. Vous passez quelques années plus tard à la même place publique et vous voyez à l'horloge qu'il est trois heures de l'après-midi, l'heure de votre rendez-vous raté. Jonas entre dans la bibliothèque et trouve Emilie assise sur une chaise (le temps s'arrête).

Nous sommes en l'an 2010 en France. Younes se recueille sur la tombe d'Emilie Benyamin. Quelqu'un lui donne un colis. Il l'ouvre et trouve la rose rouge qu'il avait cueillie dans les années 1930, cachée dans les affaires de son unique amour.

La mère d'Emilie a obtenu de Jonas-Younes le sésame de ne pas avoir de relation amoureuse avec sa fille. Etant un homme à principe, il a décidé de respecter la volonté de la mère de la fille qu'il aime. Mais, personne ne veut être dans la situation où il a à choisir entre la mère, la justice et le devoir !

Alexandre Arcady est né le 17 mars 1947 à Alger. Parmi sa filmographie figurent *Le coup de Sirocco* (1979), *Là-bas... mon pays* (1999) et *Comme les 5 doigts de la main* (2010). Comme acteur, il a joué dans le film *Avoir 20 ans dans les Aurès* de René Vautier, sorti en 1972. Alexandre Arcady est l'auteur du livre (autobiographie) *Le petit Blond de la Casbah* paru en 2003 aux éditions Plon.

Kader B.

69^e MOSTRA DE VENISEL'euthanasie vue par Bellocchio,
rêve américain version MTV

Le débat sur l'euthanasie s'est invité mercredi à la Mostra avec *La belle au bois dormant*, un film de Marco Bellocchio inspiré de l'histoire vraie d'Eluana, une Italienne restée 17 ans dans le coma jusqu'à ce que sa famille obtienne en justice le droit de suspendre son alimentation.

Egalement présenté en compétition, *Spring Breakers*, d'Harmony Korine, propose une vision déjantée du rêve américain à travers l'odyssée de quatre étudiantes dont les vies partent en vrille au cours de vacances en Floride.

Marco Bellocchio s'est inspiré pour *La belle au bois dormant* du cas d'Eluana Englaro, une Italienne morte à 38 ans le 9 février 2009 à l'issue d'un âpre combat de sa famille qui avait aussi mobilisé l'opinion publique et les plus hautes sphères de l'Etat.

A l'époque, le Vatican et l'Eglise italienne avaient fait campagne contre la suspension de son alimentation, avec le soutien d'une bonne partie de la droite et du chef du gouvernement Silvio Berlusconi.

Au lieu de se concentrer sur Eluana et sa famille, le cinéaste choisit de suivre le parcours de trois groupes face à ce drame diffusé en direct à la télévision : une



mère (Isabelle Huppert) dont la fille est dans le même cas qu'Eluana, un sénateur (Toni Servillo) qui doit voter sur une loi concernant cette question, et une droguée (Maya Sansa) qui veut mourir, mais qu'un médecin veut sauver.

«Le film naît d'une émotion très forte (et de la stupeur) ressentie au moment de la mort d'Eluana Englaro», explique Marco Bellocchio. Mais «je sentais que j'avais besoin d'élargir l'horizon» de cette histoire, précise-t-il.

La foi, les compromis de la politique, les principes moraux, l'importance de la cohérence avec ses propres idées sont quelques-uns des thèmes abor-

dés par ce film de près de deux heures. *Spring Breakers*, c'est l'histoire de quatre étudiantes sexy mais désargentées qui braquent un fast-food pour se payer leurs vacances de printemps (spring break) en Floride, un rituel étudiant incontournable à base d'alcool, de drogue et de sexe avec des inconnus.

Arrêtées pour détention de drogue, les quatre aventurières voient leur rêve tourner au cauchemar jusqu'à ce qu'Alien, un rappeur-dealer déjanté interprété par un James Franco méconnaissable, paye leur caution et les prenne sous sa protection.

Harmony Korine, né en 1973 en Californie et qui à 19 ans a écrit *Kids* pour Larry Clark, choisi

dit dans ce film de régler leur compte aux mythes de la culture pop américaine contemporaine, des clips MTV aux couleurs acidulées à l'univers sexiste des rappeurs en passant par la télé-réalité et le christianisme de bazar.

Pour interpréter ses étudiantes à la dérive, il a choisi une brochette d'«American Sweethearts» qui jouent ici à contre-emploi, notamment Selena Gomez (la fiancée de l'idole des ados Justin Bieber) et Vanessa Hudgens (héroïne de la série *High School Musical*).

Le cinéaste utilise tous les schémas classiques de l'esthétique MTV pour en démontrer la vacuité, tournée en ridicule à travers notamment la reprise d'une chanson kitsch de Britney Spears par James Franco, à ne manquer sous aucun prétexte.

«Je voulais faire un film avec très peu de dialogue, plus sensoriel, une sorte de poème pop», a expliqué au cours d'une conférence de presse Harmony Korine, expliquant que son film mettait en scène «une nouvelle génération qui a grandi avec les jeux vidéo, YouTube... des enfants de la télé».

Le public vénitien a beaucoup aimé : il n'a même pas attendu la fin du film pour applaudir.

Actucult Actuel

SALLE EL-MOUGGAG (ALGER-CENTRE)

Samedi 8 septembre à 20h :

Soirée spéciale chaâbi, animée par Tahar Zehani, Mehdi Tamache, Djamel Menouar, Badji El Bahri et Noureddine Alane.

LIBRAIRIE CHIHAB INTERNATIONAL (11, AVENUE BRAHIM-GHARAF, BAB-EL-OUED, ALGER)

Mardi 11 septembre à 14h30 : Exposition et rencontre-débat avec Ahmed Bedjaoui autour du beau livre *Images et visages. Au cœur de la bataille de Tlemcen*.

MUSÉE NATIONAL D'ARTS MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

Jusqu'au 30 septembre :

Exposition de l'artiste Mahjoub Ben Bella (dans le cadre du cinquantenaire de l'indépendance).